Un boulot de rêve

et autres nouvelles

agis
association genevoise
d'intégration sociale
agis-ge.ch

Ouvrage collectif
Sabine Dormond, Hélène Dormond
et Olivier Chapuis

Un boulot de rêve

et autres nouvelles

Créations librement adaptées, à partir d'anecdotes
relatées par des bénévoles de l'AGIS

Editions AGIS

Projet : AGIS, dans le cadre de « 2011 Année Européenne du Bénévolat »
Ecriture : Sabine Dormond, Hélène Dormond, Olivier Chapuis
Dessins : AGIS
Droits : AGIS, association genevoise d'intégration sociale
Mise en page et impression : AGIS et Imprimerie Genevoise S.A.

Ce recueil est tiré à 1000 exemplaires.

Novembre 2011

L'Agis se présente

L'AGIS, Association Genevoise d'Intégration Sociale est une association créée en 1987, qui a pour mission la reconnaissance et la valorisation de la personne handicapée, son droit aux loisirs et à des relations d'amitié.
Sa vocation principale est la mise en contact de personnes bénévoles avec des enfants, adolescents et adultes en situation de handicap mental, physique et/ou sensoriel pour partager des activités de loisirs, d'intégration et d'accompagnement.

Les objectifs principaux de l'AGIS sont les suivants :

- soutenir l'équilibre familial,
- favoriser les liens en dehors de l'institution et du cadre familial,
- améliorer la qualité de vie des personnes handicapées,
- faciliter l'intégration par des activités de groupe,
- rechercher et former des bénévoles.

Pour atteindre ces objectifs l'AGIS fait appel exclusivement à des personnes bénévoles de tous âges, de toutes formations, motivées par le partage de relations humaines et sensibilisées au domaine du handicap.

La mission du bénévole est de partager du temps de loisirs, de créer des liens et construire pas à pas une relation privilégiée avec la personne handicapée. Cet ouvrage collectif leur est dédié car sans bénévole l'AGIS n'existerait pas.

Ce recueil de nouvelles représente bien l'AGIS car comme l'association, il permet un trait d'union entre deux mondes qui ne se rencontreraient que difficilement et de manière fortuite.

Depuis 25 ans l'AGIS existe pour réunir le bénévole à la personne handicapée, tout comme ce recueil créé pour associer l'action bénévole vécue à sa dialectique culturelle et sociale.

Sommaire

Présentation des auteurs 6

Préface

La rencontre improbable 7

Sabine Dormond

Un boulot de rêve 9

Le bon plan 11

Marée Noire 17

N'empêche 21

Olivier Chapuis

Mobilité douce 25

Piquet de grève 29

Je n'embrasse pas 35

Hélène Dormond

Choux blanc 39

Alz'amer 43

Intermezzo sotto voce 47

L'accompagnement

Postface 49

Pour en savoir plus sur l'AGIS 51

Présentation des auteurs

Sabine Dormond

Présidente de l'Association vaudoise des écrivains depuis mars 2011, Sabine Dormond met parfois sa plume au service de ses convictions. Elle a ainsi co-écrit avec Hélène Küng un recueil de nouvelles publié par les éditions La Passerelle du CSP sous le titre « 36 chandelles ». D'autres textes sont parus dans des collectifs (revue Archipel, journal Persil, recueil « Vélos » publié par Grimal sur la base d'un concours).

Olivier Chapuis

Né à Lausanne au siècle dernier, Olivier Chapuis manie la plume depuis 1995. Il a publié plusieurs nouvelles dans des collectifs et des journaux et traque, à travers l'écriture de romans ou de textes plus courts, les dérives de la société et les travers de l'être humain.

Hélène Dormond

Hélène Dormond travaille dans le domaine social, une source d'inspiration permanente pour elle. Passionnée de lecture depuis toujours, elle a été prise du virus de l'écriture au printemps 2009. Une première nouvelle « Caisse Claire » est parue dans le magazine Profil Femme dans le cadre du prix littéraire féminin romand 2009-2010. Trois autres textes ont été publiés cette année dans des ouvrages collectifs en France, en Belgique et en Suisse.

Préface

La rencontre improbable

En Europe près de 100 millions de personnes exercent une activité bénévole en apportant leur compétence, leur temps mais aussi leur argent afin de partager un projet collectif. La commission européenne a déclaré l'année 2011 comme « Année Européenne du Bénévolat » afin de mettre en lumière l'importance de cette participation civique et humaine.

Dans le canton de Genève, environ 50'000 bénévoles exercent une activité dans tous les domaines : sport, culture, enfance, environnement, action sociale, éducation, séniors, handicap.

Chaque année à l'AGIS, entre 100 et 140 bénévoles réalisent 4'000 heures d'accompagnement et de loisirs auprès des personnes en situation de handicap. En cette année particulière, témoigner de cette belle et formidable contribution par un objet qui conserve la trace du bénévolat ; voilà l'intention désirée par le comité et l'équipe de l'AGIS.

Qui a eu l'idée de réunir des bénévoles et des écrivains, de faire parler les premiers de leurs expériences, de leurs émotions, de leur histoire et les seconds de s'en inspirer pour imaginer ces nouvelles empruntes de leurs perceptions et de leurs regards extérieurs ?

C'est à la base un simple échange que suscite cette démarche créative. Ce nouvel éclairage ne nous laisse ni sur un acquis, ni dans l'expectative, mais simplement dans un présent riche de culture, de valeurs et de partage. La sensation d'exister pour quelque chose qui en vaut la peine.

La rencontre entre bénévoles et artistes a eu lieu autour d'une table, lors du repas annuel des bénévoles, en mars 2011. Les nouvelles proposées, ont été rédigées par trois auteurs en l'espace de quelques mois. La démarche

artistique choisie, a privilégié la fiction au témoignage ; ces écrivains seraient plutôt comme des metteurs en scène ajoutant parfois une touche caricaturale, humoristique voire même sarcastique.

Par l'édition de ce recueil l'AGIS tient premièrement à remercier ses bénévoles pour leur contribution et leur générosité, deuxièmement à rendre visible sa mission auprès d'un plus grand nombre et troisièmement offrir cette lecture comme le point de départ d'une discussion autour de notre relation à la personne handicapée.

Un boulot de rêve

Je passe en revue les offres d'emploi d'un journal, mais rien ne correspond à mes qualifications. Je n'ai plus l'âge de faire l'hôtesse dans un bar, ni l'indulgence de supporter des divagations d'ivrogne. Etre servie en pâture à des regards poisseux de lubricité ne m'intéresse pas plus qu'entretenir des haleines avinées.

Puis une annonce retient mon attention. Même mise en page, même présentation que la précédente, on dirait une copie conforme à un détail près : le libellé. Ce n'est plus «Bar cherche hôtesse», mais «Bénévole cherche personne handicapée ». J'ignore si je corresponds au profil. Seule certitude : l'annonce suscite en moi une forte résonnance, réveille quelque chose de l'ordre de la vocation.

Je me présente.

Le recruteur s'enquiert de mes motivations. La réponse fuse : « Je veux rendre les gens meilleurs. » Je devine une approbation derrière ses lunettes et il me semble que j'ai réussi l'entretien.

L'avenir me le confirme : Handicapée n'est pas un job de tout repos. C'est un plein temps, un sacerdoce. Pas de congé payé, le recruteur m'avait prévenue, il ne faut pas avoir l'esprit syndicaliste. Mais je m'épanouis au moindre sourire, un mot aimable suffit à m'ensoleiller la journée, chaque partage est une fête, chaque friandise un festin. Ceux qui détournent le regard se privent du plaisir simple de voir des perles de joie briller dans mes prunelles. Tant pis pour eux s'ils ne sont pas encore prêts. Chacun voit dans mes yeux le reflet de son âme. S'y mirer rend les gens meilleurs : je suis un miroir corrigeant.

A mon contact, les gens apprennent la liberté. Affranchie du qu'en dira-t-on, j'ai le pouvoir de les en délivrer, par simple contagion. Ceux qui me côtoient ne s'inquiètent plus du ridicule. Je les débarrasse de ce souci si encombrant pour les rendre à eux-mêmes, dans toute l'étendue de leur spontanéité. C'est cela, la mission d'invalide. Je donne entière satisfaction. On me propose une promotion.

Polyhandicapée, voilà un titre qui en impose. Mais pas question d'attraper la grosse tête. Pour cette fonction, la simplicité est de mise, l'authenticité requise, l'ego proscrit. Au moindre soupçon d'orgueil, sanction implacable, des gens normaux je redeviendrais semblable. Juste bonne à éplucher les offres d'emploi. Relayée par la relève qui se bouscule au portillon. Je me réveille encore toute angoissée à cette idée qui me poursuit tout au long de la matinée.

Le bon plan

Si je suis encore garçon, c'est que les femmes m'impressionnent, mais aussi que j'ai très peu d'occasions d'en rencontrer. Face aux petits et grands problèmes de la vie, rien de tel que les conseils des amis. Ceux de Michel en particulier m'ont toujours été d'un précieux secours :

– La bourde à ne pas commettre, mon gars, c'est de tout miser sur le sport. Pas la peine de gaspiller toute ton énergie en salle de muscule, à te façonner un corps de rêve, si ça te laisse même plus le temps de te dégoter quelqu'un pour l'admirer. Les meufs, c'est pas au pub qu'on les pêche, ni autour des pelouses. Faut aller sur leur terrain, s'inscrire à des activités qui les intéressent elles, tant pis si tu t'enquiquines la moindre, au moins tu te rinces l'œil. Les femmes prêtent une oreille mieuxveillante que les hommes aux chagrins et soucis d'autrui. En te la jouant charitable, tu les feras fondre bien mieux que dans le genre athlète narcissique et égocentré. Crois-en mon expérience, elles vont pas s'arrêter à quelques imperfections physiques. Ce qu'elles attendent de toi de nos jours, c'est une écoute, une sensibilité. Pour marquer des points, rien de tel que le bénévolat. Sans compter que tu te retrouves entouré de nymphettes à la fibre altruiste.

Convaincu par ce raisonnement implacable, je choisis d'égayer les jours déclinants d'une aïeule quelque peu rétive à son placement en EMS, quitte à aligner les ensevelissements, les goûters étouffe-chrétien et la clientèle guindée des musées ou même les boutiques s'il le fallait vraiment. Prêt à toutes les concessions, j'avais toutefois sous-estimé le vrai défi de ma nouvelle vocation. Avant de me présenter la dame confiée à mes bons soins un après-midi par semaine, la directrice de l'EMS me mit en garde :

– C'est une personne adorable qui a gardé tout son tempérament. Mais comme beaucoup de gens de son âge, elle souffre d'un syndrome frontal qui lui ôte toute inhibition. Tâchez de ne pas vous en offusquer.

De fait, je fus tout de suite sous le charme. Regard perçant et menton volontaire, sourcil expressif et gestuelle énergique, ma protégée était aux antipodes

de l'épave frêle et avachie à laquelle je m'étais attendu. Je m'avançais sourire aux lèvres, bouquet tendu.

– Il a une tête de bigorneau celui-là, commenta-t-elle de son timbre de violoncelle à l'attention d'un parchemin au teint cireux affalé à la table voisine, les yeux dans le vague et les mains en vibrato. Prévenu, j'accusai le coup avec stoïcisme.
– Au moins, il t'a apporté des tulipes, rétorqua l'ancêtre qui avait dû être jadis de sexe féminin. L'ancien venait toujours les mains vides.
– L'éducation se perd, soupira la mienne en plongeant un gâteau sec dans son thé citron.

Je m'installai face à elle, légèrement décontenancé. Elle me détailla longuement, avec un sans-gêne absolu, puis lâcha son verdict sur un ton qui ne souffrait aucune contestation:

– Il ressemble à Bruno. Tu verras que d'ici quelques années, il nous mettra du poil dans les oreilles.

Une jeune infirmière qui circulait entre les tables m'adressa un sourire complice, tandis que je résistais tant bien que mal à une démangeaison soudaine du tympan. Cet avant-goût de nos sorties m'inclinait à éviter les endroits où j'étais trop connu. Mais à nonante-cinq ans, on a une idée bien arrêtée de ce qu'on veut faire, de comment s'y rendre et de par où passer.

Nous prîmes le bus, parce qu'elle n'avait pas confiance dans le métro.

Elle apostrophait d'autres passagers, au hasard, juste pour les informer de ma présence, puis se tournant vers moi, se faisait un devoir de m'éduquer :

– Dis bonjour à la dame !

Du haut de mes quarante ans, je redécouvrais le malaise typique de l'adolescent surpris par un copain en train de faire la bise à sa mère.

– Faut pas lui en vouloir, il est si timide, m'excusait-elle lorsque je tentais d'objecter que la passagère, au demeurant fort accorte, m'était totalement inconnue. Et, de fait, j'en venais à rougir.
– Un brave garçon, ajouta-t-elle en me pinçant la joue pour ma plus grande consternation.

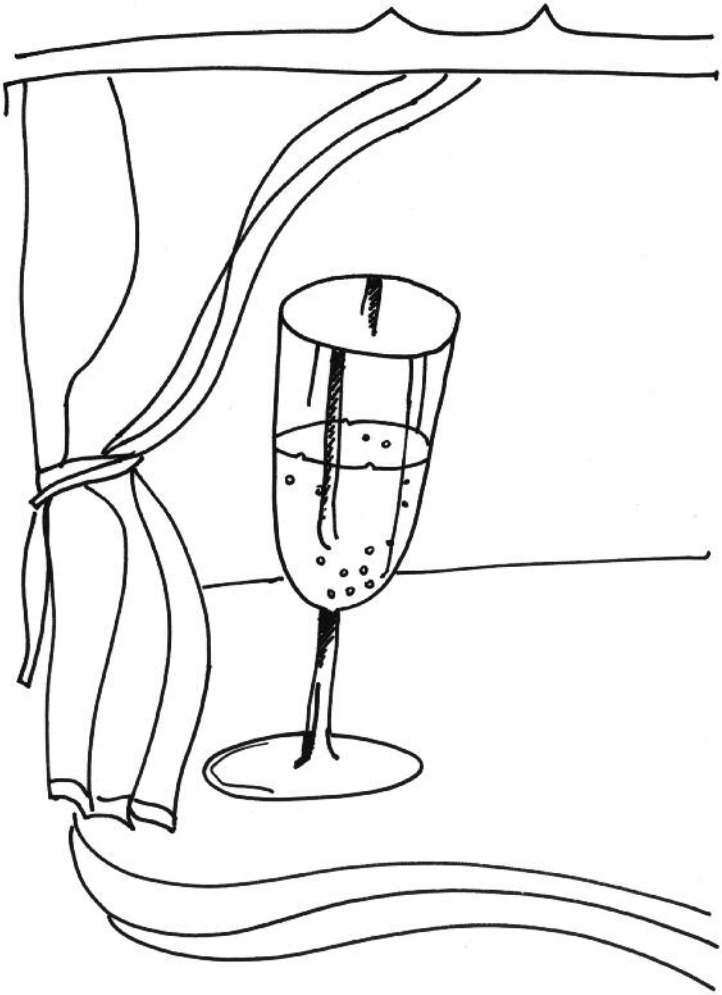
J'employai le reste du trajet à essayer de me faire oublier. La nonagénaire revint à la charge lorsque nous nous apprêtâmes à descendre:

– Dis au revoir !

Pris de court, je bafouillai, un au revoir emprunté à la seule fin de m'épargner un nouveau commentaire. La jolie femme m'adressa un sourire narquois,

tandis que l'aïeule me prenait fièrement le bras pour descendre du bus. « Pour marquer des points, rien de tel que le bénévolat », songeai-je en mon for intérieur, pour essayer de me donner une contenance.
Avec ma protégée, j'appris à avancer à pas de saucisson, plié en deux pour qu'elle puisse se tenir à mon bras. Les gens, les lieux, tout lui inspirait des commentaires, parfois désobligeants, toujours perspicaces. J'appris à ne plus rougir du regard amusé ou outragé de ceux qui en faisaient les frais. Lors de cette première sortie, elle m'avait emmené au théâtre. Je n'y avais plus mis les pieds depuis l'école et avais commis l'erreur de le lui dire. Elle en déduisit que je ne comprendrais pas la pièce et se fit un devoir de me l'expliquer au fur et à mesure. Son début de surdité l'incitait à hausser le ton plus que nécessaire. Autour de nous, les « chut » fusaient, avec un agacement qui allait crescendo. J'accueillis l'entracte avec le soulagement du resquilleur parvenu à destination sans se faire épingler, bien résolu à changer de place pour la seconde partie. Le temps de sortir de la salle au rythme de ma protégée, une foule dense et compacte se pressait au bar. « Je vous offre un verre », déclara-t-elle alors sur un ton qui ne comportait pas la moindre nuance interrogative.
J'essayai de la convaincre de patienter jusqu'à la fin de la pièce. « Vous savez qu'à mon âge, on peut mourir de déshydratation ? », répliqua-t-elle avec un regard de cobra outragé. Il fallut trouver un banc où l'installer pendant que je m'agglutinais à la masse de gens qui tentaient de capter l'attention des serveuses. Suffoquant de promiscuité, je finis par obtenir, à force de persévérance et de ténacité, une bière et une eau minérale servies dans des gobelets en plastique au prix du champagne. Ce ne fut pas une mince affaire que de me frayer un passage jusqu'à elle sans renverser le précieux liquide si chèrement acquis. « C'est pas de la mini-bulle », observa-t-elle en guise de remerciements. La nuance peut paraître insignifiante et c'est ainsi qu'elle m'apparut de prime abord. C'était ignorer que les maxi-bulles rendent l'eau trop piquante, irritent le gosier, quand elles ne provoquent pas carrément des renvois gastriques. « Vous verrez quand vous aurez mon âge… », prélude à un torrent de doléances.
Je crois qu'à ce moment, j'ai un peu perdu la maîtrise. La coupe était pleine, ça a été la bulle de trop. Me retenant de justesse de lui renverser son verre sur la tête, j'ai rétorqué que si c'était pour devenir aussi pénible qu'elle, je préférais ne pas m'aventurer si loin. C'est à ce moment précis qu'elle est entrée dans mon champ de vision : sculpturale, le port de tête auguste, le geste

sublime de nonchalance. Ma colère est retombée d'un bloc, tandis que j'admirais cette femme que j'avais toujours désespéré de rencontrer, cette femme dont la contemplation justifiait des jours et des semaines de service bénévole à des centenaires autrement plus acariâtres que la mienne, pour peu qu'un tel effort me vaille un soir en sa compagnie. Elle m'a toisé un instant, hautaine, avant de me lâcher, superbe de dédain : « Vous n'avez pas honte de parler sur ce ton à votre grand-mère ? » A cet instant décisif, la présence de mon pote Michel aurait fait toute la différence. Lui aurait su ricocher sur l'écueil, la retenir d'un trait d'humour. C'est ce que je me suis dit en regardant cette créature de rêve repartir sur un malentendu…



Marée noire

Ce matin, le printemps éclate en une symphonie florale. A travers la vitre, le soleil réconforte ma peau meurtrie d'un trop long hiver. Les oiseaux interprètent l'hymne au jour naissant avec la fraîcheur et la virtuosité de ceux qui sont nés avec la musique dans le gosier. Les prés se sont parés de couleurs flamboyantes. La sève exhale une odeur de vie, un bouquet de tentations. J'aimerais aller humer tous ces parfums de près, goûter la chaleur du soleil sans l'écran de la vitre, butiner des yeux, mais je reste chez moi, bien à l'abri, recroquevillée dans mon fauteuil, prostrée dans une frustrante sécurité, trop consciente des multiples dangers aux aguets derrière tous ces appâts. Je crains trop de m'égarer dans ces rues aux repères changeants, de me brûler aux UV bombardés par le trou d'ozone, de tomber à terre sans parvenir à me relever, proie facile des voleurs, et des rôdeurs, et des brigands, et des dealers, et du loup réintroduit dans nos contrées. Alors je ferme les volets pour ne pas risquer de céder à l'appel du printemps.

Je ne me risque dans la jungle urbaine abritant ma tanière que par le truchement de la télévision. Cette bruyante lucarne m'informe jour et nuit des nouveaux désastres et des périls auxquels s'exposent, en toute inconscience, ceux qui n'ont pas, comme moi, la sagesse de rester calfeutrés chez eux. Mes contacts humains sont d'ordre téléphonique et seuls le livreur de commissions et un occasionnel réparateur m'apportent de temps à autre leurs microbes. C'est dire si j'appréhende l'arrivée de la bénévole que l'association d'aide aux personnes handicapées m'a dépêchée, avec mon consentement extorqué.

J'ouvre la porte et l'effroi me coupe la parole. Sur le palier, la grande invasion du Nord par le Sud, les hordes de migrants que la Méditerranée n'a su contenir et qui déferlent maintenant sur le pas de ma porte, qui ne vont pas tarder à se déverser dans mon appartement tel un tsunami dévastant tout sur son passage. Je reste muette, impuissante et déjà résignée. Rose me sourit de toute la blancheur de ses dents d'Africaine, me tend la main d'un geste engageant et la garde offerte avec une patience inconnue sous nos latitudes, la garde

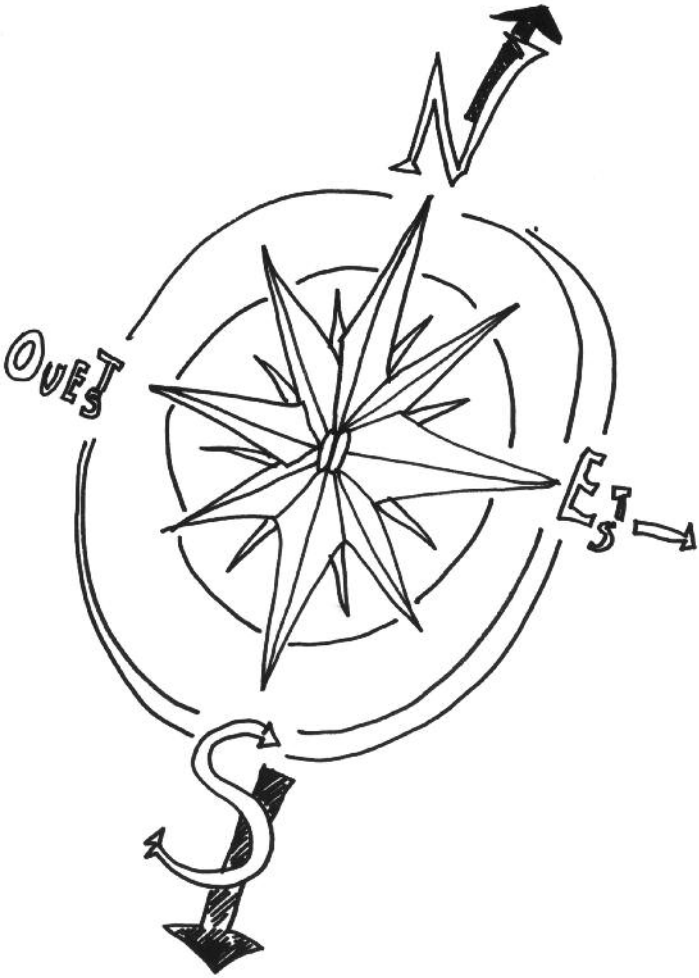
offerte avec une bienveillance qui semble ne jamais devoir s'éroder, la garde offerte tout le temps nécessaire pour m'apprivoiser. Je contemple cette main noire comme l'ébène que rien ne semble vouloir décourager, espère un mouvement de recul qui ne vient pas et finis par avancer tout doucement, tout lentement, ma paume molle et moite, et pourtant froide et desséchée et si blanche de n'avoir plus vu le jour depuis si longtemps à la rencontre de la sienne que je découvre chaude comme la vie, douce comme une rémission et si soucieuse de ne pas me brusquer.

Il n'y a que Rose sur mon palier et je la laisse entrer. Le tsunami est une vaguelette qui me berce et se retire sans rien abîmer, hormis quelques préjugés. Quand elle repart, je me dis que je temps a passé très vite. La trois ou quatrième fois qu'elle revient, c'est moi qui lui tends la main.

Au fil du temps, j'oublie qu'elle est Africaine, elle n'a jamais remarqué que je suis handicapée. Rose apporte le soleil à chacune de ses visites, elle fait entrer la lumière, elle fait entrer le rire, un rire sonore et débridé, un rire contagieux et sans aucune retenue qui jaillit de sa gorge comme un torrent impétueux, balaie mes craintes et mes hésitations, emporte tous mes démons sur son passage. Rose fait entrer le chant avec une spontanéité et un naturel inconnus sous nos latitudes et nos voix se mélangent en un hymne à la vie dont je pensais que seuls les oiseaux avaient le secret.

Je lui raconte mes envies de sortie, elle me dépeint la vie du dehors. Mes craintes font jaillir son beau rire avec une sincérité où je ne décèle aucune moquerie. Nous échafaudons des plans d'évasion, des projets qui donnent du relief à mes rêveries. Et nous nous aventurons parfois dans le jardin, sous la tonnelle envahie de brousailles, où la caresse de la brise sur mon visage me rappelle des sensations enterrées sous des kilos de résignation.

Un jour, je me déclare prête. Rose me prend le bras et m'emmène à travers la jungle urbaine, d'abord jusqu'à l'épicerie, puis à la poste et jusqu'au bord du lac. Avec elle, je me hasarde toujours plus loin sans risquer de me perdre ; à son bras si pigmenté, je peux narguer le trou d'ozone arrimée à sa jeunesse, la chute est improbable ; avec elle, les voleurs, et les rôdeurs, et les brigands, et les dealers, et même le loup n'ont qu'à bien se tenir. Depuis que je connais Rose, je ne redoute plus la grande invasion du Nord par le Sud, ni les hordes d'immigrants, car je sais qu'ils amènent avec eux une joie de vivre sans laquelle le Nord se meurt…


N
OUEST
EST
S

N'empêche

Deux semaines que je n'ai plus mis les pieds à Aigues-vertes. Et je me sens déjà comme Ulysse de retour d'exil. Je me hâte vers la cafétéria, anticipe le sourire dont Alexia me gratifie immanquablement. Cet après-midi, j'ai plein de choses à lui proposer, un tas d'envies accumulées depuis quinze jours. Les narcisses sont en fleur et un nouveau bar vient d'ouvrir dans la vieille ville. Mais il y a aussi un spectacle de rue qui devrait lui plaire et une naissance au zoo. Je me demande sur quelle proposition elle va porter son choix. En m'approchant, je distingue à travers la vitre la silhouette carabossée d'Arthur, le sempiternel balancement d'Ambroise. Je presse encore le pas.

Ils sont là, comme d'habitude, réunis autour d'une table. A un détail près. Il manque Alexia. Une bouffée de panique, un instant d'égarement. Moi qui prends toujours le temps d'échanger quelques mots avec chacun d'eux, je vais aujourd'hui droit au but : « Elle est où, Alexia ? » Ils se referment comme des huîtres, s'absorbent dans leur indolence, m'ignorent consciencieusement. « Nous, on compte pour beurre », finit par constater Martha et je lui suis reconnaissante de crever l'abcès. « Vous savez bien que non. » Rongée d'inquiétude, je prends néanmoins le temps de les en persuader, parce qu'ils le méritent et qu'il est inutile de brûler les étapes. Quelle que soit l'urgence, il faut aller à leur rythme. Il m'a suffi de deux semaines pour l'oublier. Rasséréné, Arthur finit par cracher le morceau : « Elle s'est enfermée à la salle de bain. » Je pourrais l'embrasser de soulagement. Alexia va bien, il ne lui est rien arrivé, elle est juste en train de se faire belle. J'aurais dû m'en douter. Ils auraient été bien plus agités si un drame s'était produit. Je vole jusqu'à la salle de bain, frappe gaiement contre la porte.

– C'est qui ?
– C'est moi, Mireille, que je lui réponds, toute vibrante de réentendre cette voix si familière.
– Connais pas.

Un instant de perplexité. Je décide d'entrer dans son jeu :

– Alors j'ai dû me tromper, désolée. Je cherche une dénommée Alexia.

– Vous lui voulez quoi ?
– L'emmener faire un tour en ville, boire une bière, lécher les vitrines, draguer les garçons et plein d'autres choses encore si elle ne traîne pas trop.
– Elle a perdu l'habitude. La semaine passée, Alexia est restée toute seule.

Nous y voilà ! Alexia n'est pas en train de se pomponner, elle boude. Je souris intérieurement de cette nouvelle marque d'affection.

– Mireille aussi a trouvé le temps long. Je crois bien que c'est la première fois en douze ans que nous n'avons pas passé le mercredi après-midi ensemble.
– Et on peut savoir pourquoi ? questionne-t-elle, toujours à travers la porte verrouillée comme une digue contenant un trop-plein d'émotions.
– A cause de la grève des bénévoles. La directrice a dû te prévenir.
– Tu es une bénévole, toi ?
– Ben oui, tu crois qu'ils ont les moyens de me rétribuer ?
– Alors tu viens par bénévolat ! Et moi qui pensais que c'était par amitié !

Décidément, aujourd'hui, je ne sais que mettre les pieds dans le plat ! Voilà ce que c'est de se laisser contaminer par le discours vindicatif des grévistes. Comme je m'en veux d'avoir suivi ce mouvement ! Ils ont réussi à m'avoir avec l'argument de la solidarité. A me persuader qu'il fallait une action collective, unanime, pour démontrer à la population et aux autorités le rôle essentiel des bénévoles dans les rouages de la société. Ici et maintenant, devant cette porte close et cette remarque qui touche si juste, je me rends compte de l'inanité de nos revendications. Peu importe la reconnaissance du monde extérieur. L'essentiel, c'est la joie qui s'instille, au fil du temps et de la relation, dans les expressions et les gestes de mon Alexia.

– Tu ne peux pas savoir comme tu m'as manqué !
– N'empêche que tu n'es pas venue.
– J'ai eu tort, Alexia, je te demande pardon.
– Peut-être que je me serais fait draguer si on était allées en ville.

Elle est merveilleuse, Alexia. Si coquette, malgré la chaise roulante, les difficultés d'élocution, les membres tordus et le rictus qui déforme ses traits.

– Peut-être que tu te feras draguer aujourd'hui, si tu ne passes pas tout l'après-midi à la salle de bain.
– Et c'était comment votre grève ?
– Ben, on a formé un long cortège et on a défilé dans les rues avec des banderoles. Il y avait la radio et la télévision.

– Tu as passé à la télé ?
– Oui, j'ai même été interviewée.
– Alors tu as parlé de moi ?
– Evidemment !

La porte s'ouvre sur un sourire radieux. Enfin, je peux l'embrasser, la serrer dans mes bras, reprendre nos habitudes et notre complicité si bêtement interrompues.

– Dépêche-toi, les narcisses sont en fleurs.
– Et on a une bière à aller boire.
– Tu sais qu'un petit tigre est né au zoo ?
– Oh, trop génial !
– Alors qu'est-ce que tu attends pour mettre tes chaussures ?
– J'y vais, j'y vais. N'empêche que, la semaine dernière, t'es pas venue.

Mobilité douce

Un de mes rêves récurrents se déroule en pleine ville, parmi la circulation et le flux de piétons qui donnent aux trottoirs des airs de fourmilière. Je me déplace en chaise roulante. Mes membres, mon corps entier fonctionne, mais j'utilise la chaise comme s'il s'agissait d'un vélo ou d'une trottinette. En descente, je laisse rouler. Au plat, je m'aide parfois des jambes et, lorsque la montée devient trop raide, je me lève et pousse ma petite voiture.

J'ai souvent l'impression que tout le monde me regarde parce que mon comportement est anormal.

Ce rêve est-il directement en relation avec mon activité bénévole auprès de personnes handicapées ? Sans doute mon cerveau puise-t-il dans ces morceaux de quotidien pour mettre en scène une part de mon inconscient. Car je m'occupe notamment de Pascale, une jeune fille imc (infirme moteur cérébral). Elle est capable de marcher, mais sur une courte distance - prolonger le trajet lui prendrait des heures. Atteinte de graves difficultés d'élocution, elle limite son discours à quelques phrases mal articulées, genre « J'ai bien mangé, aujourd'hui », qu'elle répète à l'infini.

Pensionnaire d'une institution, elle aime se balader dans le parc des environs, au bord d'un canal ou, plus bizarrement, le long d'une route à fort trafic. Comme c'est moi qui pousse le fauteuil roulant, je limite les promenades sur ce tronçon où il est impossible de s'arrêter pour profiter d'un moment de quiétude.

Le moindre papillon, écureuil ou autre bestiole attire l'attention de Pascale qui bloque tout à coup les freins de sa chaise, nous stoppant net dans notre élan. La première fois, ce geste m'a tellement surpris que j'ai buté contre les roues, éjectant Pascale dans l'herbe. Elle s'est relevée et, durant l'heure suivante, n'a pas cessé de dire « Ce n'est pas grave, pas grave du tout… » Passer quelques heures avec elle me remplit d'énergie. Je suppose que sa vulnérabilité, mais également sa spontanéité, son innocence, touchent quelque chose en moi qui ouvre la vanne du bien-être.

Souvent, nous chantons. Je fredonne les premières notes d'un air connu et Pascale se lance telle une cantatrice maigre et diminuée qui n'aurait jamais

possédé qu'un filet de voix insuffisant pour se produire à la Scala. En ces instants, on dirait que plus rien ne peut l'arrêter. Même les oiseaux finissent par se taire, incapables de communiquer à cause des vocalises de Pascale.
La plupart du temps, nous terminons nos escapades à la cafétéria de l'institution. À vingt mètres de l'entrée, Pascale se lève de sa chaise et la pousse d'une main, avec le peu de force qu'elle possède. « Nous sommes… ve… venus à pied, s'exclame-t-elle ensuite devant tout le monde ; c'est super, Michel et moi (Michel, c'est moi) marchons a la même vi… vitesse… » Mes muscles courbaturés par nos balades ne témoigneront pas en faveur de cette version, cependant j'aime observer le sourire qui illumine le visage de Pascale à ce moment, quand elle jubile de cette marche imaginaire qu'elle aurait bien voulu accomplir en ma compagnie.
J'ai de nouveau rêvé. Toutefois une variante a rendu mon songe plus étonnant que d'habitude. Ce n'était plus dans un fauteuil roulant que je me déplaçais, mais sur une chaise de bureau à roulettes… Je continuais néanmoins à marcher en montée et à pousser avec les pieds au plat. Et la crainte de perdre la maîtrise de mon véhicule ne m'habitait pas davantage qu'avec l'ancien modèle.
Deux jours plus tard, alors que nous buvions une limonade à la cafétéria, j'ai raconté cette histoire à Pascale. Elle a souri. « Tu as passé une belle journée, alors ? » m'a-t-elle ensuite demandé, répétant la question à l'infini même si je lui avais répondu oui trois fois. En lui parlant de mon rêve, j'ai voulu lui montrer que la notion de normalité reste des plus floues, que la frontière entre ce qui est correct et ce qui ne l'est pas est une affaire de point de vue. Vaine tentative d'un humain qui abuse de son cerveau ? Pascale m'a écouté sans broncher, en tous cas, puis nous sommes repartis sous un grésil qui piquait les visages comme autant d'aiguilles.
La fibre écologique de Pascale semble intarissable. Dès qu'elle peut ramasser un déchet, trier le plastique, le verre et l'aluminium, éteindre la lumière-qui-ne-sert-à-rien, se boucher le nez devant les pots d'échappement ou récupérer des feuilles de papier jetées à la poubelle, elle n'hésite pas. De qui tient-elle cette habitude ? Mystère. Mais cela me la rend d'autant plus sympathique. D'ailleurs, à tout considérer, le bénévolat est une drogue. Plutôt que de siffler des bouteilles ou de me piquouser, je bénévole. Quelques-uns de mes amis ne comprennent pas mon épanouissement.
– Ça repose des conversations philosophiques, ironise l'un d'eux.

– Ta Pascale ne te contrarie pas, c'est plus confortable, n'est-ce pas ? ajoute un autre.

En fait, je m'ennuie plus facilement avec quelqu'un de normal. Les personnes handicapées sont sincères, elles laissent leur ego au vestiaire et se fichent pas mal de la nouvelle Mercedes turbo à aileron surélevé ou de la page people de Paris-Splach. Pas le moindre atome de lubricité ne circule entre Pascale et moi. Ça me repose. Quand je bénévole, j'ai l'impression de prendre des vacances. Sans les fouilles au laser dans les aéroports, les bouchons sur les routes et les hôtels miteux réservés sur la Toile.

Un après-midi que nous cheminions le long de la fameuse artère gonflée de véhicules, Pascale arrimée à sa chaise roulante, moi la guidant dans les vapeurs de gasoil, elle m'a crié quelque chose. Vu le bruit ambiant, je n'ai rien compris. J'ai bifurqué sur le premier sentier venu. Le calme revenu, je lui ai demandé de répéter. Elle m'a regardé d'un air penché, comme un enfant qui s'apprête à commettre une sottise, et j'ai pensé qu'elle me dirait, comme d'habitude : « J'ai bien mangé, aujourd'hui ». Je me suis trompé.

On devrait remplacer les voitures par des chaises de bureau à roulettes, a-t-elle lancé d'une voix claire ; oui, on devrait.

Des larmes de joie en équilibre au bord de mes paupières, j'ai imaginé tous ces humains obèses, en manque d'exercice, pressés, stressés, le maquillage explosé ou la cravate en perdition, en peloton de dix mille chaises à roulettes, les femmes poussant des talons, les hommes grimaçant comme des singes constipés, et je me suis mis à rire très fort, imité par une Pascale plus guillerette que jamais.

Piquet de grève

Adrienne

J'avais l'air maligne, moi, avec ma gamine qui attendait devant la porte, son sac à provisions dans les mains. Sonia portait sa jolie robe du printemps, celle qui se confond avec les fleurs dans les prés, et ses souliers à lacets - un cadeau de sa grand-mère. Trente minutes, qu'elle a patienté sans rien oser me dire. D'abord j'ai cru qu'elle était partie, que la bénévole était venue sans faire de bruit et sans me déranger car j'étais sous la douche. C'est à cause du jet que j'ai pensé à ça. Rien entendu, la mère, parce que l'eau tambourinait contre la paroi de plexiglas.

Mais quand je suis revenue, les cheveux mouillés enfouis dans une serviette-turban, et que j'ai vu cette pauvre Sonia toute raide près de l'entrée, avec son pouce dans la bouche, j'ai compris qu'il y avait un bug. « Personne n'est venu ? » que j'ai demandé. Ma gamine a fait non de la tête. Elle parle peu, vous voyez. Quelque chose n'a pas joué à la naissance et je me coltine une fille attardée mentale qui ne dit rien et pisse encore au lit, à treize ans. Bref, j'ai tout de suite téléphoné à la centrale des bénévoles. Personne n'a décroché. Évidemment, si j'avais su… Tous les bénévoles étaient en grève, comme je l'ai appris un peu plus tard. Tu parles d'une bonne idée ? J'allais en faire quoi, de ma gamine, pendant que j'allais travailler ? C'est pas elle qui allait les vendre, les chaussures et les pantoufles de chez Bata.

Cette histoire m'a fichue en rogne. Ils pouvaient revendiquer quoi, ces bénévoles ? Un salaire plus élevé, peut-être ? Pourquoi pas des congés payés et un treizième… C'est là que j'ai pensé au voisin du deuxième, ce pauvre bougre quasi impotent qui reçoit de l'aide trois fois par semaine. Alors j'ai pris mon sac dans une main, Sonia de l'autre et, en partant au taf, j'ai voulu sonner chez lui, juste pour voir. Je n'en ai pas eu le temps. Il criait tellement fort que ça m'a glacé le sang. Même que Sonia s'est mise à pleurer. J'ai crié : « Paniquez pas, je reviens, je vais chercher le concierge », et j'ai dévalé les escaliers ventre à terre en demandant à Sonia de faire le guet.

Lucien

Deux heures. J'ai végété deux heures dans ma baignoire, avec vingt centimètres d'une eau stagnante et progressivement froide qui me ratatinaient les pieds. Quelle misère ! Tout ça à cause de Gustave, le bénévole qui vient trois fois par semaine m'aider dans mes ablutions et me préparer le repas de midi. Ah, si j'avais su qu'il était syndiqué. Ça devient n'importe quoi, bientôt ce sera aux bénéficiaires de monter aux barricades pour revendiquer. On trouvera bien un prétexte. Tiens, on pourrait les imiter et se mettre en grève. Ils auraient l'air crétin, tous ces bénévoles les bras ballants, privés d'une activité qui remplit une partie de leurs journées et nous suppliant d'arrêter nos simagrées. Mais ils l'auraient bien cherché.

Ce matin, si je n'avais pas poussé des cris de baryton, peut-être bien qu'on m'aurait retrouvé en hypothermie, recroquevillé sur mon siège baquet. Ça a commencé comme ça : me hisser jusqu'à mon trône, posé en équilibre sur les rebords de la baignoire, j'y arrive. Je pivote sur mon fauteuil roulant, me laisse glisser… Une fois installé, j'ouvre le mélangeur, laisse couler l'eau et me lave tranquillement. Je me sèche à l'aide d'une serviette toujours suspendue à portée de main. Quand Gustave arrive - il possède une clé -, il n'a plus qu'à m'aider à réintégrer ma voiturette. La routine.

Seulement, ce matin, après vingt minutes d'attente, il brillait par son absence. J'ai pensé à des problèmes de transport, un accident, un retard quelconque. J'ai patienté vingt minutes supplémentaires, puis j'ai saisi mon cellulaire pour l'appeler. Est-ce que mes mains étaient humides, moites d'impatience, glissantes de stress ? Car voilà que le téléphone me file entre les pattes, aussi lisse qu'un savon, et imite l'exocet qui vole un instant au-dessus de l'eau avant de plonger. Ça a fait plouf, comme dans les bédés. De rogne, j'ai donné un coup de poing dans le mitigeur qui s'est bloqué. Douleur. Putain, ai-je crié avant de me rendre compte que Gustave n'était toujours pas là.

L'eau a refroidi, j'ai commencé à grelotter et à singer Pavarotti dans ses moments de grâce. Une voisine a fini par capter mes beuglements. Je l'ai entendu crier derrière ma porte, me rassurer, je vais chez le concierge qu'elle a dit en poussant dans les aigus. J'ai compris que c'était la polaque du troisième. Une chouette femme, quarante-cinq balais, bien roulée, mais dans la déveine elle a tiré le gros lot : une fille ado avec une cervelle de merlette. Si je n'étais pas aussi amoché, on pourrait faire équipe, tous les trois. Entre éclopés de la vie…

Cinq minutes plus tard, elle a rappliqué avec le concierge, un passe-partout et Gustave, soudain revenu de sa grève et confus. « J'ai oublié que vous commenciez l'opération sans moi. Je crois que ce n'est pas une bonne idée, monsieur Chapuis. Dorénavant, vous feriez mieux de m'attendre. »
Et abandonner son bénéficiaire pour manifester comme un vulgaire émeutier, c'était une bonne idée ?

Claudine

La grève, Claudine ne l'a pas suivie de gaieté de cœur. Sonia, elle l'adore. Les jours où elle s'en occupe, elle passe la chercher aux alentours de huit heures trente, ainsi sa mère peut partir au travail. Sinon la gamine attendrait, car elle ne fait rien toute seule et resterait plantée comme un javelot derrière la porte.
Cette journée de grève, bien sûr, a eu lieu en pleine semaine. Pour que les gens se rendent compte. De quoi ? De l'utilité de tous ces bénévoles qui ne comptent ni leur temps, ni leur énergie et effectuent des tâches que pas mal de monde refuserait : laver un tétraplégique, se promener avec une personne trisomique en ville, accompagner une personne autiste jusqu'à son école… En général, le travail du bénévole est mal reconnu. À la question « Que faites-vous dans la vie ? », personne ne répond bénévole. Ce n'est pas une activité, ma brave dame, à la rigueur un hobby, et encore. Du moment que ça ne rapporte pas un kopeck et que c'est peu gratifiant… Mais justement, la gratification, la reconnaissance, la valeur non pécuniaire de leurs activités, voilà ce que désiraient certains initiateurs de la grève.

Gustave

Dans les hôpitaux, les institutions, les règlements deviennent de plus en plus draconiens. Les bénévoles sont cadrés, surveillés, coincés entre les restrictions de personnel et les règlements bureaucratiques qui définissent très précisément les gestes autorisés ou non avec les personnes handicapées.
Gustave, qui officie deux matinées par semaine dans un centre médicalisé, connaît le problème. Son témoignage a servi de déclencheur aux revendications. « J'étais dans le fumoir avec une dame plutôt vive d'esprit, mais paraplégique depuis pas mal d'années. On babille, on en grille une ou deux et

voilà qu'elle glisse de son fauteuil, tout d'un coup, en essayant de réajuster une de ses pantoufles. La pauvre braillait, à plat ventre sur la moquette. Selon le protocole, j'aurais dû appeler un collègue, mais j'ai senti la détresse de cette dame alors je l'ai saisie sous les aisselles, les mains plaquées sur sa poitrine toute flapie, et l'ai remise d'aplomb. Vous pensez, quarante kilos habillée… Eh bien mon chef est entré à cet instant, alerté par les cris. Il m'a accusé d'avoir profité de la situation pour peloter la patiente. Franchement, vous y croyez, vous ? »

Plusieurs collègues de Gustave ont témoigné à leur tour. Un groupe s'est formé, puis deux et le mouvement de grève a pris forme. Nous ne sommes pas des soldats envoyés au front, ni des bourreaux de travail intéressés par le lucre, mais des bénévoles. Et dans bénévole, malgré les apparences, il n'y a pas BENÊT, pouvait-on lire sur les papillons distribués dans la rue, en ce jour de grève.

En tête des contestataires, Gustave a mené la fronde jusqu'à en oublier Lucien Chapuis… L'espace de deux heures. Puis il a couru s'occuper de lui, le remords coincé comme un bâton en travers de sa gorge, convaincu qu'une société sans bénévole ne pouvait pas fonctionner correctement.

VALORISATION

Je n'embrasse pas

Vous avez sans doute remarqué que les enfants, plus particulièrement les garçons, vers l'âge de huit-douze ans, n'aiment plus les contacts intimes, les étreintes, les baisers, à tel point qu'ils s'essuient la joue avec une manche lorsque la grand-mère ou la tante s'est épanchée. Cette période, pour moi, a été un calvaire. Je détestais tellement les marques dégoulinantes d'affection de ma mère, mes grands-mères et autres tantes que je courais à la salle de bains me laver les joues. J'avais l'impression qu'une limace y avait rampé, abandonnant la trace visqueuse de son passage. Si j'avais pu stériliser ma face dans un autoclave, je n'aurais pas hésité.

À seize ans, j'ai radicalement changé d'optique en sortant avec ma première petite amie. Je me lavais partout, sauf là où elle collait ses lèvres, tellement je ne voulais rien perdre d'elle.

Hervé, le garçon dont je m'occupe comme bénévole, est autiste. Les effusions, les embrassades, il ne les a jamais supportées et cela ne changera pas. La première fois que je l'ai rencontré, il attendait dans un coin de sa chambre. Sa mère m'a conduit jusqu'au seuil et m'a présenté : « Ce monsieur s'appelle Jackie, il est là pour s'occuper de toi », a-t-elle expliqué d'une voix douce. Aucune réponse. Hervé est resté aussi immobile qu'un caméléon sur une branche.

Si j'avais décidé de m'occuper de personnes handicapées, c'était sans doute pour donner aux autres ce que je n'avais pas pu dispenser à mon frère, trisomique et mort à dix ans d'une encéphalite. Tout l'amour que je n'avais pu lui transmettre, et qui gisait encore au fond de moi comme une caissette d'or oubliée, je voulais le distribuer. Mais Hervé est peu réceptif, coincé qu'il est dans un mode de vie ne laissant rien au hasard - la plupart de ses comportements sont codifiés à l'extrême.

– Pas sortir, me dit-il un matin pluvieux.
– Pourquoi ? Tu n'aimes pas le mauvais temps ?
– Non. Pas d'oiseaux.

En creusant le sujet, j'ai compris que chaque jour, après son petit déjeuner, Hervé se postait à sa fenêtre et attendait que des moineaux viennent quémander du pain. Il a donc refusé de quitter l'appartement, guettant du coin de l'œil jusqu'à ce que, terrassé par la fatigue, il s'endorme la tête dans le rideau. Le lendemain, un moineau était de retour. Hervé n'a pu retenir un rire caverneux et infantile, d'une touchante naïveté.

Lorsque nous sortons, il revêt toujours la même tenue surprenante, dans laquelle il semble se sentir en sécurité : bottes en caoutchouc, combinaison, casque de chantier. J'ai l'impression de me balader avec un contremaître ou un ouvrier du bâtiment. Nous ne prenons jamais ni le métro, ni le bus, car au moindre contact avec autrui, il se couche et pousse des hurlements de fouine estourbie par un renard.

Je crois sincèrement que les bénévoles recherchent des relations d'amitié naturelles et dépourvues de toute sournoiserie. Ce genre d'amitié est possible avec une personne handicapée. Elle ne calcule rien, ne réfléchit pas aux attentes des uns ou des autres. Elle déborde de sincérité, de cette chaleureuse spontanéité qui, à la longue, fait oublier le handicap. Occulter les troubles d'Hervé n'est pas toujours simple, mais quelquefois ses capacités hors normes - et souvent incongrues - permettent de réaliser des miracles.

Vous lâchez une boîte d'allumettes dont le contenu se répand au sol. Hervé vous donnera le nombre exact d'allumettes en un coup d'œil, sans effort et de l'air le plus décontracté possible. Capable d'autres calculs mentaux du même acabit, il m'a stupéfié un jour où nous déambulions en ville, sous un soleil primesautier. Assis sur un banc, à l'ombre d'un platane, un vieil homme s'acharnait à déchiffrer quelque chose dans un magazine, pestant tel un automobiliste à qui on vient de coller une amende. Intrigué, je lui ai demandé s'il avait besoin d'aide.

– Je n'arrive pas à résoudre cette énigme, jeune homme, m'apprit-il, la mine aussi déconfite qu'un joueur de tennis défait trois sets à zéro. Ces calculs mentaux, c'est un tel charabia. Vous voyez, j'ai toujours préféré les langues aux mathématiques et, maintenant que je peux gagner un voyage de deux semaines en Floride, je regrette de ne pas avoir écouté pendant les cours.
– Ah, les maths… Je vous comprends, je n'ai pas tellement accroché non plus, du coup je ne vais pas vous être très utile. Personne ne peut vous aider, dans votre entourage ?
– Je suis veuf et mes amis ne calculent plus très bien…

Avec son chapeau usé, son complet trop grand et ses chaussures d'un gris terne, ce pauvre vieux me faisait pitié. Il n'avait pas meilleure mine que ses habits - un séjour au soleil ne pouvait que le requinquer. J'ai jeté un coup d'œil au problème mathématique sur lequel il séchait : une suite d'opérations alambiquées, à plusieurs inconnues, qui me paraissaient dignes d'un prix Nobel. Le cerveau du lecteur lambda ne pouvait qu'imploser…

Tout à ma réflexion, j'avais un peu oublié Hervé qui s'est soudain rappelé à moi. Lui qui ne parle jamais à une personne inconnue, qui se fige au moindre événement inattendu, s'est fendu d'une phrase que j'ai crue prononcée par quelqu'un d'autre.

– Je peux regarder ? s'exclama-t-il en tordant la bouche, signe de stress.

Le vieux a marqué un temps d'arrêt. Se retrouver en face d'un type louche, aussi raide qu'un réverbère, portant vareuse et casque de chantier, peut flanquer la frousse, j'en conviens.

– Il est avec moi, le rassurai-je.
– Alors je vous en prie, déclara le vieux en tendant le magazine à un Hervé soudain tremblant, qui s'en est emparé avec précaution.

En découvrant la couverture, j'ai compris : ce magazine était destiné à un lectorat de mathématiciens professionnels ou de professeurs d'université. J'ai soupiré. La bouche d'Hervé se tordait de plus en plus, lui donnant un air de clown en colère. Mais aucune crise ne s'est déclenchée. Au contraire. Il a adopté le ton décontracté du type à qui on ne la fait pas, et a déclaré :

– 45, 17, 66 et 13.
– Quoi ? s'étonna le vieux.
– Je crois qu'il a trouvé la réponse, affirmai-je sans rire.
– Si vite ? Vous me faites marcher, courir même…
– Vous n'avez qu'à remplacer les inconnues par les quatre chiffres. Toute solution mathématique est vérifiable.

Plus ébahi que réellement convaincu, le vieux s'est plongé dans cette vérification puis, après quelques minutes de réflexion, ses yeux se sont illuminés tels des fanaux en bordure de mer. « C'est ça, oui, 45, 17, 66 et 13, vous êtes génial ! » Tandis qu'un pâle sourire, dont il ne me gratifiait quasiment jamais, naissait sur le visage de Hervé, le vieux s'est jeté à son cou, étourdi de gratitude. « J'ai toutes mes chances », a-t-il jubilé en perdant son chapeau.

Hervé a hurlé pendant plus de trente minutes.
Le vieux est tombé en syncope.
Des passants ont averti police et ambulance.
Ce jour-là, Hervé est allé au-delà de son handicap. J'en ai pleuré de joie rétrospectivement, lorsque la situation s'est tassée. Le vieux est revenu à lui - je ne sais pas s'il a gagné le concours - et, depuis cet incident, je veille à me placer entre Hervé et ses interlocuteurs si je soupçonne la possibilité d'une effusion.

Chou blanc

Aujourd'hui Isabelle n'a pas l'air en forme. Après m'avoir affectueusement enlacé, comme à son habitude, elle est vite retournée s'affaler dans son canapé, l'air apathique. Elle n'a pas pris la peine de me servir le verre de jus de fruit d'ordinaire toujours prêt pour ma visite hebdomadaire.

– Laisse, j'y vais, pour une fois c'est moi qui nous sers.

L'appartement protégé est minuscule. En deux pas, j'ai rejoint la cuisine. J'ouvre le frigo. Il est rempli de barquettes en plastique, entamées pour certaines. Les contenants blancs, recouverts d'un film plastique, abritent une nourriture d'origine incertaine. Dinde ou poisson ? Spätzlis ou cornettes ? Ces aliments me paraissent aussi insipides qu'incolores. À l'exception de ceux qui sont verts, colonisés par une épaisse couche de moisissure.

J'appelle Isabelle.

– C'est plus bon ça, il faut le jeter !

Elle lève vers moi son visage rond, d'ordinaire rieur et me regarde, l'air perplexe.

– De toute façon, c'est pas bon…

Je ne peux que la croire. J'ouvre la poubelle et fait le vide dans le frigo.

– Tu sais quoi, on va se cuisiner quelque chose nous-mêmes !

Sous les paupières bridées, une lueur s'allume dans l'œil d'Isabelle.

– Des pâtes au Tabasco ?

– Si tu veux !

Elle me sort une casserole, je mets un litre d'eau sur le feu. J'y verse un paquet de pâtes quand elle atteint l'ébullition.

J'égoutte consciencieusement après les huit minutes de cuisson préconisées pour me trouver face à un bloc de mortier. Nous nous regardons et la jeune femme éclate de rire.

– C'est rigolo, allez viens, on mange !

Je coupe dans la masse une tranche qu'Isabelle arrose généreusement de Tabasco avant de piocher avec entrain dans son assiette. Nous partageons ce repas improvisé dans la bonne humeur.

– La prochaine fois que tu viens, on se refait à manger, d'accord ?
Nous évoquons ensemble les recettes que nous allons réaliser, currys rouges et verts, poulets tandooris, chilis con carne. Isabelle se passe la langue sur les lèvres à l'évocation de ces mets relevés. Sa joie me met sous pression, puisqu'il faut bien avouer que je n'ai rien d'un Paul Bocuse. Je l'embrasse avant de la quitter et rentre à la maison d'un pas pressé.
Le mercredi suivant, quand la jeune femme m'ouvre la porte, ses yeux pétillent d'excitation.
– Alors, qu'est-ce qu'on mange aujourd'hui ?
– Un bœuf piquant, ça te dit ?
Je sors les ingrédients de mon sac, ainsi que la recette sélectionnée au terme de ma quête sur internet. J'ai utilisé les critères de recherches « épicé » (pour elle) et « très facile » (pour moi).
Un tablier noué sur la panse, je m'escrime à émincer l'oignon que je dois intégrer à la recette. La vue troublée par mes larmes, je manque à plusieurs reprises de laisser un bout de phalange dans l'opération. Mon aide de cuisine improvisée, campée à mes côtés, m'assiste en picorant au fur et à mesure les rondelles que je débite. Il me faut répéter la manœuvre avec quatre oignons pour arriver à obtenir l'équivalent d'un bulbe que je m'empresse de cacher au frigo.
Je suis la recette de mon mieux, pris par moment de doutes. Fort de mon bagage de mécanicien, je présume que « 1 cc » correspond à un centimètre cube. Je dose la quantité d'un généreux coup de poignet. Isabelle aime manger relevé. Le temps prévu pour la préparation est largement sous-évalué. Nous passons néanmoins à table avant 14 h 00. Le boeuf sent délicieusement bon, le riz n'a pas brûlé ni formé de bloc. C'est avec un grande fierté que je nous sers.
Affamé, je prends une copieuse bouchée. Pour réaliser mon erreur sans retard. Mon plat enflammerait le palais des indiens les plus coriaces. Les muqueuses incendiées, je m'agite pour éteindre les feux. De longues rasades d'eau n'apaisent en rien la combustion qui s'accomplit dans ma bouche. Le teint rouge brique, je sue à grande eau. Mon hôte, écroulée de rire, essuie les torrents qui coulent sur ses joues. Alors que je suis tétanisé, les yeux exorbités et la bouche ouverte, elle me rejoint et pose sa tête sur mon épaule.
– Je t'aime bien, Jean-Charles, on rigole toujours avec toi !
Je rends les armes. Jamais je n'arriverai à lui préparer un repas consommable.

– Tu sais quoi ? La semaine prochaine je te fais une surprise, OK ?
Elle me saute au cou.
– D'accord, me souffle-t-elle dans la nuque.
Pour notre rendez-vous suivant, j'ai mis mon plus beau costume. Isabelle m'ouvre avec une impatience palpable. Déconcertée, elle regarde autour de moi.
– Ben, où t'as mis les courses ?
– Cette fois, je t'emmène manger dehors !
Au lieu d'exploser de joie, elle enfile sa veste et se chausse sans un mot.
Le dépaysement est total dans le restaurant indien où j'ai réservé une table. Décors dorés, musique bollywoodienne, arômes inconnus, tout est nouveau pour nous. L'abondant buffet, garni de plats épicés et colorés, devrait combler nos papilles. Content de moi, je m'absente aux toilettes. À mon retour, plus personne à notre table. Isabelle m'a imité, sans doute, et je l'attends en sirotant mon eau. Mais je ne la vois pas revenir. Après dix bonnes minutes, je finis par m'alarmer. Je retourne vers les WC. Personne dans le couloir. Je toque à la porte des dames avant de l'entrouvrir.
– Isabelle ? !
Pas de réponse. Je rejoins la salle du restaurant. Notre place est toujours vide.
– Mince, Isabelle !
L'exclamation m'a échappé, sans que je contrôle le volume de ma voix. Dans le restaurant, trois homonymes se retournent. Celle que je cherche, par contre, semble s'être volatilisée. Cette fois franchement angoissé, je demande au serveur s'il l'a vue. Il me répond en appuyant son mauvais français de gestes amples. Elle a quitté les lieux pendant mon absence. Affolé, je me précipite dehors. Aucune trace de ma protégée. Je ne sais pas de quel côté me diriger.
J'interpelle un passant :
– Vous n'auriez pas aperçu une jeune femme trisomique ?
– Non…
La panique me gagne. Je cours au bout de la rue. Personne. Je rebrousse chemin, ventre à terre. Sans succès. Au bord de la crise de nerfs, j'inspire profondément pour retrouver mon calme. L'appartement d'Isabelle se situe à l'opposé de la ville et je ne suis pas sûr qu'elle sera capable de rentrer depuis ce quartier inconnu. Faut-il déjà signaler la disparition à la police ?
Je traverse précipitamment la chaussée pour rejoindre l'arrêt de bus. Crissement de freins. Le capot d'un gros tout-terrain s'est arrêté à vingt centimètres

de mes cuisses. Derrière le pare-brise, le conducteur m'abreuve d'invectives. Je lui fais un signe d'excuse et reprends ma course. Le bus met une éternité à arriver. Une fois dedans, j'ai l'impression qu'il ralentit avant les feux pour leur laisser le temps de tourner au rouge. Je compose fébrilement le numéro d'Isabelle. Le téléphone sonne dans le vide. Je sens la panique me gagner.
Enfin, le bus s'arrête dans le quartier de ma protégée. Je sprinte jusqu'à son immeuble et gravis les marches au galop.
Hors d'haleine, je toque et pousse la poignée d'un même mouvement. La porte est ouverte. Au bout du petit corridor, je trouve la jeune femme attablée devant une assiette de pâtes au Tabasco.

– Isa, tu ne dois pas partir comme ça ! Tu m'as fait une de ces peurs !

Elle détourne la tête.

– Tu avais dit que j'aurai une surprise ! Alors pourquoi tu ne m'as pas voulu me faire à manger aujourd'hui ?

Je passe un bras autour de ses épaules.

– Je te demande pardon. Je pensais te faire plaisir…

Elle se dégage.

– Non ! On avait dit qu'on cuisinait ensemble !
– Allez, je vais te préparer un bon dessert ! Qu'est-ce que tu voudrais ?

J'espère qu'elle optera pour des meringues. Les biscuits sont dans l'armoire et je me sens capable de battre la crème sans faire de beurre. Elle réfléchit, se lèche les lèvres avec gourmandise.

– Un Saint-Honoré ! Mais bien caramélisé, hein ?
– Très bon choix. Avec l'aide du patron des boulangers, on n'est pas à l'abri d'un miracle…

Alz'amer

Installé dans le salon, je consulte ma montre avec inquiétude. Mme Blanc s'attarde à la cuisine dans un grand tapage de plats remués. Je me demande s'il faut que j'aille la secourir. Pour ma première mission, je ne suis pas encore au fait de toutes les ficelles de l'activité. Je me remémore les conseils de ma coordinatrice. « Assure une présence discrète mais sécurisante. » Certes… En gros, être là sans se montrer intrusif. Un travail d'équilibriste. Allez, encore cinq minutes puis je vais m'assurer que tout va bien. À mon grand soulagement, la vieille dame revient en trottinant dans le délai imparti. Elle tient cérémonieusement entre ses mains une assiette qu'elle dépose avec mille précautions sur la table basse, à côté d'un bouquet de tulipes passablement défraîchies.

– Prenez un biscuit, je les ai préparés tout spécialement pour vous !

Je la remercie d'un signe de tête et saisis une douceur en forme de bigorneau vernie par une épaisse couche de sucre glace. Alerté par sa consistance de Läckerli séché, j'y croque avec circonspection. La pâtisserie semble prête à vendre chèrement sa peau ! Je manque d'y laisser une incisive sans arriver à en détacher une bouchée. L'évidence s'impose : impossible de mâcher ce gâteau sec, mes glandes salivaires ne relèveront pas le défi. Une issue peut-être, boire d'abondance pendant que je mange. Je lance un regard sur la table basse. Mon hôtesse semble avoir oublié la boisson. Pas le moindre liquide en vue, exception faite de l'eau saumâtre qui stagne dans le vase. Plutôt que de vexer Mme Blanc en refusant son goûter, je renonce à la plus élémentaire des politesses pour quémander.

– Puis-je vous demander un verre d'eau ?

– Mais où avais-je la tête ?! dit-elle en se frappant le front.

Elle disparaît à nouveau en direction de la cuisine. Je profite de son absence pour inspecter la pâtisserie. Je la tapote contre le bord de la table, elle rend un son plein. Comment mon hôtesse a-t-elle pu obtenir un aussi piètre résultat ? Je me perds en conjectures. Aucun doute, elle a oublié le beurre lors de la confection. Les œufs et la levure, aussi, sûrement. À moins qu'elle n'ait

prolongé la cuisson bien au-delà du temps préconisé ? Ou qu'elle ne stocke ces biscuits pour une grande occasion, depuis plus de dix ans ?
Quand la vieille dame revient, je n'ai toujours pas élucidé la question.
– Je nous ai préparé un bon thé !
– Quelle bonne idée, merci !
Je vais pouvoir ramollir la douceur dans le breuvage chaud. Je la trempe derechef dans ma tasse et prolonge le bain. Elle ne donne aucun signe de reddition. Si je la lâche, je suis persuadé qu'elle va couler à pic.
Découragé, j'ai finalement recours aux stratégies de mon enfance, quand ma grand-mère me servait des steaks de vaches centenaires. D'un mouvement de prestidigitateur, je fais mine de la mettre dans ma bouche tout en la cachant dans le creux de ma main, avant de la glisser dans ma serviette.
Gêné de recourir, à soixante ans passés, à cette stratégie puérile, je porte ma tasse à mes lèvres. L'infusion est étonnamment claire. Sans doute une tisane légère. J'en prends une gorgée. C'est de l'eau bouillie, pas même vaguement aromatisée. Interloqué, je lève les yeux vers mon hôtesse. Elle me regarde comme si elle venait de découvrir ma présence dans son salon.
– Prenez un biscuit, je les ai préparés tout spécialement pour vous !
Comment décliner une offre faite de si bon cœur? Je tends la main vers le plat et réitère mon tour de passe-passe.
Je me triture les méninges pour trouver un sujet de conversation. Les minutes s'écoulent avec lenteur et je me demande si je devrais proposer un jeu de cartes ou une autre distraction à Mme Blanc. Celle-ci ne semble pas partager mes préoccupations. Elle se tient bien droite dans son fauteuil, balayant la pièce du regard. Chaque fois que l'assiette entre dans son champ de vision, la vieille dame reprend son manège :
– Prenez un biscuit, je les ai préparés tout spécialement pour vous ! m'assène-t-elle avec persévérance.
Aucun espoir que cette personne adorable réalise que sa pensée tourne en boucle. Je finis par accepter que son unique plaisir consiste à se montrer prévenante envers son invité et à s'assurer qu'il ne repart pas affamé. Je me promets d'amener un bon cake lors de ma prochaine visite, afin de faciliter ma mission.
– Prenez un biscuit, je les ai préparés tout spécialement pour vous !
Avec un vague sentiment de culpabilité, je fais disparaître la quasi totalité des gâteaux secs et transfère finalement le contenu de ma serviette dans ma

poche. Sous le prétexte d'un besoin pressant, je me rends aux WC pour y faire disparaître mon butin. Je profite de l'occasion pour vérifier que Mme Blanc n'a pas oublié une plaque allumée dans la cuisine au moment de la préparation du thé.

En reprenant ma place sur le canapé, je mesure l'ampleur de la responsabilité qui pèse sur les épaules du mari de cette dame. Impossible de la laisser seule sans craindre qu'elle ne se mette en danger. Pourtant, il n'envisage pas un instant de la placer en institution. En dehors des quelques heures de relais offertes chaque semaine par des bénévoles, il assure une présence de jour comme de nuit.

Des bruits de pas sur le pallier annoncent justement son retour. Je le vois franchir le seuil avec le sourire. Il pose un regard tendre sur sa femme.

– Alors, comment ça s'est passé ? me demande-t-il.

À voir son sourire, ma tâche prend soudain tout son sens. Les petites difficultés rencontrées lors de cette première mission me paraissent du coup anodines. Je mesure la valeur des deux heures de présence que j'ai assurées. Le vieux monsieur a pu en toute quiétude faire ses courses ou aller boire un café, libéré du souci de laisser son épouse seule.

– À merveille, vraiment ! lui dis-je avec conviction.

Son sourire s'élargit encore.

– Merci pour votre présence, Eric. Et à la semaine prochaine !

Alors qu'il me serre chaleureusement la main, l'octogénaire remarque le plateau posé sur la table du salon. Le sourcil froncé, il me demande :

– Eric, sauriez-vous où sont passés les autres spécimens de ma collection de coquillages en craie ?

Intermezzo sotto voce

Mes visites à Jean-Charles ont toujours eu lieu chez lui. Selon un rituel bien établi. Il n'aime pas les imprévus. J'arrive immanquablement à la même heure. Nous nous installons au salon devant de grandes feuilles blanches et nous peignons de concert. Des formes abstraites. Des couleurs vives. La radio diffuse de la musique. Des symphonies ou des sonates, que sais-je. Moi mon truc, ce serait plutôt la variété française. Mais Jean-Charles aime le classique. Au bout de deux heures, je repars. Il accepte maintenant que je pose ma main sur son épaule. Si nos regards se croisent, il inspire sèchement. Il n'apprécie pas cette trop grande intimité. Je le lâche et m'en vais. Nos échanges restent muets. Les mots sont comme des coups pour Jean-Charles. Si je fais mine de vouloir parler, il s'empresse de se boucher les oreilles.

Aujourd'hui, c'est la première fois que je sors avec lui. Ses parents ont accepté de me le confier. Avec un lot de recommandations : « Attention aux cigarette écrasées dans la rue. Il les repère à des kilomètres et fonce dessus pour les manger. » « Méfie-toi quand il est dans la foule. S'il se sent bloqué, il pourrait tirer les cheveux des gens. » « Si quelque chose l'affole, essaye de détourner son attention, pour éviter une crise. »

À la sortie de son immeuble, je suis tendu. Jean-Charles trottine à mes côtés, sur le bout de ses orteils, comme à son habitude. Je le tiens par la main, ignore les regards appuyés sur le couple étrange que nous formons. Je prie pour que les balayeurs aient débarrassé notre itinéraire de ses mégots. Dans le bus, Jean-Charles refuse de s'asseoir. Toujours sur la pointe des pieds, il se fait ballotter à chaque virage ou coup de frein.

Enfin, nous voilà au théâtre. Dans le hall, tous les hommes portent la cravate. Tous, sauf Jean-Charles et moi. La foule s'accumule derrière les portes. Mon protégé montre des signes de nervosité. Les doigts plantés dans les oreilles, il inspire et souffle bruyamment. Nous nous tenons à l'écart. Je vois avec soulagement les ouvreuses faire entrer le public.

Nous nous installons au poulailler. J'ai les genoux calés sous le menton, le ventre comprimé. La salle s'éteint et le concert commence. Une grosse dame

au décolleté généreux clame son tourment à pleine voix. Un barbu aux airs de Landru lui répond d'un ton menaçant. Je les trouve un peu ridicules, gonflés d'emphase, dans leurs costumes à froufrous. Les décors ne changent pas au fil des actes. Peu d'action sur la scène. J'aurais préféré emmener Jean-Charles au cinéma. Rigoler devant un bon comique. Aller manger une glace au bord du lac. Ou même, visiter une exposition. Je pourrais bouger, au moins. Je me tourne sur le côté, en quête d'une position plus confortable. La matrone à ma droite semble souffrir autant que moi. Engoncée dans sa robe de soirée, elle s'évente dans la chaleur suffocante qui assiège les rangs du haut. Son mari s'est assoupi, le menton posé sur les jumelles de théâtre qu'il porte autour du cou.

Sur scène, les personnages entrent, repartent, vocifèrent ou glapissent. Je ne comprends rien à l'intrigue. Ils s'égosillent de plus belle, en italien je suppose. Je bâille et remue sur mon strapontin. J'ai mal aux fesses. Un coup d'œil à ma montre. À peine une demi-heure d'écoulée. Et Jean-Charles, souffre-t-il autant que moi ? Je lui jette un regard. Et le découvre figé sur son siège. Buste penché, yeux fermés, le visage offert comme sous une pluie d'été, il semble imprégné par la musique. Ses mains, loin de ses oreilles, dansent légèrement dans les airs. Son souffle est paisible. Je ne l'ai jamais vu comme ça. Pour la première fois, il ne semble pas se prémunir contre une éventuelle agression.

Sur ses traits fins et réguliers, enfin détendus, plus trace de son handicap. Un sourire s'ébauche au coin de ses lèvres. Ses sourcils remontent dans un mouvement d'émerveillement, puis se froncent comme pour annoncer une tempête. Sa figure me raconte une histoire. Une histoire bien plus belle que celle qui se déroule sur scène. Une histoire poignante. Celle d'un homme enfermé dans son autisme, pour qui la musique est un sésame libérateur. J'oublie mes fesses douloureuses, les gesticulations des chanteurs auxquelles je ne comprends rien. Je me concentre sur le visage de Jean-Charles, qui, pour un temps à part, me parle.

L'entracte arrive trop vite. Jean-Charles ouvre les yeux. Nous émergeons, éblouis et sonnés comme au retour d'une plongée en mer corallienne. Son regard rencontre le mien. Je pose ma main sur son avant-bras. Il ne fait pas mine de la repousser.

C'est beau, l'opéra.

Postface

L'accompagnement

Vous l'aurez saisi, ces nouvelles nous amènent sur le terrain de la création. Certains termes utilisés pour parler de la personne handicapée sont forts et peuvent heurter. Mais la démarche artistique n'a pas à être retouchée, donc acceptons de passer au travers de ces regards multiples et différents.
La culture propose un discours qui n'est pas celui du politiquement correct. Elle permet des approfondissements et des remises en question. L'image n'est plus léchée, plus retouchée.
Alors oui, certaines nouvelles peuvent ne pas vous plaire car certains termes sont crus, les auteurs vont loin dans le cliché.
Oui, certaines nouvelles peuvent vous déranger, vous agacer, car « on ne vous embrasse pas » comme ça d'habitude.
Mais cela peut aussi renforcer votre identité de bénévole, reformuler vos motivations, vous faire dire :
« - oui, c'est vrai, ce « boulot » de bénévole c'est un espace de liberté, un moment intime et privilégié qu'il est délicat de mettre en mots. »
La culture nous amène à un autre niveau de légitimité. Donc acceptons d'être un peu secoué par le regard de celle-ci et de ressentir de nouvelles sensations parfois réfrigérantes, mais aussi chaleureuses comme un éclairage que l'on nous porte, une attention posée que l'on ne peut plus ignorer.

Souvenons-nous que la culture tout comme l'AGIS doit demeurer une grande aventure à partager.

Pour en savoir plus sur l'AGIS

Tout au long de l'année, l'AGIS développe ses activités dans la mise en place d'accompagnements personnalisés pour les enfants, adolescents et adultes ainsi qu'un programme d'activités de groupe pour répondre aux demandes des adolescents et des adultes.

Les activités possibles sont : les chansons, le bricolage, les promenades, la piscine, le soutien scolaire, le shopping, les jeux, l'accompagnement à une thérapie, la confection d'un repas, les bains thermaux, les matchs de football, la rédaction d'un courrier, l'écoute, le bowling, le cinéma, le restaurant, la peinture, les sorties culturelles…

C'est une association à but non lucratif, reconnue d'utilité publique qui fonctionne grâce à des subventions, dons et cotisations. L'OFAS, l'office fédéral des assurances sociales et le Département de la Solidarité et de l'Emploi du Canton de Genève versent des subventions. Les dons proviennent des communes genevoises ainsi que des entreprises et personnes privées. Les cotisations découlent de nos membres actifs et de soutien.
Les subventions permettent le fonctionnement général tandis que les dons permettent une recherche pertinente de nouveaux bénévoles, la possibilité de défrayer certains frais de bénévolat comme les transports et les frais d'activités. Les dons permettent aussi une meilleure communication auprès des citoyens du canton de Genève, en proposant une sensibilisation dans le domaine du handicap et du bénévolat par la mise en situation et l'action, grâce à un parcours en fauteuil roulant.

Depuis 25 ans l'AGIS poursuit sa spécificité de passerelle entre le bénévolat et le domaine du handicap.

Pourquoi devenir bénévole à l'AGIS ?
Pour vivre des rencontres improbables, offrir de son temps libre et de ses compétences, se faire du bien et se sentir utile, vivre une expérience de terrain et être ainsi un acteur social, mais surtout partager un moment de loisirs et d'émotion.

Pourquoi soutenir financièrement l'AGIS ?
Pour soutenir une idée formidable, pour participer à la construction d'une vie meilleure en abaissant les barrières du handicap, pour s'informer sur le handicap et changez votre regard, pour témoigner d'une responsabilité sociale, pour permettre une prévention auprès des familles et des proches.

Contact

AGIS association genevoise d'intégration sociale
Rue Eugène-Marziano 33
1227 Acacias/Genève

Tél. +41 22 308 98 10
Fax +41 22 308 98 15
info@agis-ge.ch www.agis-ge.ch

CCP 12-18920-5

Remerciements chaleureux à tous ceux qui contribuent à l'histoire de l'AGIS : bénévoles, familles, proches, institutions, partenaires, communes, donateurs, subventionneurs, ainsi qu'aux inconnus qui rythment l'association par leurs actions ponctuelles.

Et si les bénévoles se mettaient en grève pour de vrai ?

Dix nouvelles rédigées par trois auteurs extérieurs à l'association, apportent un regard multiple et croisé sur des anecdotes vécues par les bénévoles de l'AGIS. Les écrivains seraient comme des metteurs en scène ajoutant quelquefois une touche caricaturale, humoristique et fantasmagorique. Cet ouvrage collectif permet de poser des questions intéressantes sur le rôle du bénévolat dans notre société. L'AGIS édite ce recueil dans le cadre de « 2011 Année Européenne du Bénévolat ».

Depuis 1987, l'AGIS déploie ses activités auprès des enfants, adolescents et adultes en situation de handicap, grâce à une centaine de personnes bénévoles motivées qui offrent avec une fréquence d'une fois par semaine à une fois par mois, quelques heures pour partager un moment de loisir et de complicité ; en procurant une véritable bouffée d'oxygène aux familles et aux proches. Le bénévole s'adresse bien à la personne, au-delà de son handicap et de sa maladie en amenant par sa qualité de présence, un espace essentiel. Ne l'oublions jamais, les liens sociaux restent ce qu'il y a de fondamental dans la vie.

agis
association genevoise d'intégration sociale
agis-ge.ch

AGIS
recherche
BÉNÉVOLES
pour partager loisirs avec enfants, ados, adultes handicapés
Genève 022 308 98 10 www.agis-ge.ch